

Marie-Françoise André

## INTRODUCTION

Les articles ici réunis sont le fruit des journées d'étude du 3 et du 4 avril 2009, organisées par Perrine Galand, Carlos Lévy et Gilles Sauron (Equipe d'accueil 4081 « Rome et ses Renaissances »), sur le thème : « La représentation des élites : aristocraties politiques et aristocraties intellectuelles ». Le terme « élite » est issu de l'ancien participe passé « eslit » du verbe « élire »<sup>1</sup> et renvoie aujourd'hui, particulièrement lorsqu'il est au pluriel, à une minorité de personnes qui occupent au sein de la société le premier rang dans leur domaine de compétence. Il pourrait sembler anachronique d'appliquer ce mot, très utilisé en sociologie contemporaine<sup>2</sup>, au monde de l'Antiquité ou de la Renaissance. L'intitulé fournit donc un synonyme plus adéquat : « aristocratie », terme qui associe excellence et pouvoir. On célébrait déjà dans la civilisation antique les qualités morales remarquables d'un petit groupe d'êtres exceptionnels, qu'il s'agisse du *καλὸς κἀγαθός* grec, « homme beau et bon » ou du « *uir bonus dicendi peritus* » latin, « homme de bien qui sait parler »<sup>3</sup>. Ces individus qui possèdent une profonde conscience morale exercent légitimement un pouvoir au sein de la société et s'illustrent dans la fonction qu'ils exercent, qu'elle soit « politique », militaire ou « intellectuelle ». La notion d'« élite » possède ainsi à la fois une dimension éthique et sociale.

Pour promouvoir son excellence morale et obtenir ou conserver un statut social honorable, l'élite doit soigner la « représentation » qu'elle va donner d'elle-même à la société. Ainsi s'explique l'importance de l'*èthos*, c'est-à-dire de l'image de soi que l'on se forge et qui doit être la plus élogieuse possible afin d'accroître l'*auctoritas*, l'« influence déterminante et efficace d'un individu ou d'une collectivité sur les actions et les décisions d'autrui »<sup>4</sup>. La « représentation des élites » prend alors une fonction paradigmatique et devient un *exemplum*, un modèle à suivre pour le reste de la société. Un *èthos* prestigieux assure aussi l'immortalité du groupe aristocratique concerné. Comme l'explique Françoise Joukovsky, « l'individu qui a pratiqué la vertu se confond avec elle ; il en devient l'incarnation et passe à la postérité comme modèle »<sup>5</sup>. Le désir de gloire, cette « force dynamique »<sup>6</sup>, va donc pousser les meilleurs à se dépasser pour laisser une trace de leur excellence. Dans ce cadre, la dialectique entre « aristocratie politique » et « aristocratie intellectuelle » est fondamentale. Les hommes qui jouent un rôle au sein de la cité contribuent à l'ascension sociale des intellectuels et profitent à leur tour du prestige de ces derniers. Hommes politiques et penseurs en viennent parfois à se confondre en une seule et même aristocratie. Néanmoins, ce sont bien les peintres, sculpteurs ou écrivains, tous membres de l'« aristocratie intellectuelle », qui possèdent le rôle essentiel et le pouvoir le plus considérable dans la « représentation des élites ». Ils se chargent de forger l'*èthos* des hommes d'exception pour les

<sup>1</sup> *Le Robert dictionnaire historique de la langue française*, dir. A. Rey, Paris, 1998, I, A-E, article « élite », p.1208.

<sup>2</sup> Voir par exemple *La fatigue des élites* de François Dupuy (2005) ou *Le choix de la défaite. Les élites françaises dans les années 1930* d'Annie Lacroix-Riz (2006).

<sup>3</sup> Voir par exemple, Xénophon, *Banquet*, I et Quintilien, *Institution oratoire*, XII, I, 1.

<sup>4</sup> Joseph Hellegouarc'h, *Le Vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la République*, Paris, Les Belles Lettres [Collection d'Etudes anciennes], 1972, chapitre III : « L'expression de l'influence politique : l'*auctoritas* », p.295-320, p.304.

<sup>5</sup> Françoise Joukovsky, *La Gloire dans la poésie française et néolatine du XVI<sup>e</sup> siècle (des rhétoriciens à Agrippa d'Aubigné)*, Genève, Droz [Travaux d'Humanisme et Renaissance CII], 1969, p.29.

<sup>6</sup> *Ibidem*, p.26.

donner en exemple au tout venant, mais peuvent aussi bien les stigmatiser s'ils profitent outrageusement de leur statut et négligent l'excellence morale qui est l'une des composantes essentielles de l'élite. Grâce aux chefs d'œuvre qu'ils créent, les artistes permettent aussi aux grands hommes de rester dans les mémoires<sup>7</sup>. L'élite artistique se retrouve donc au service d'autres êtres d'exception et, en les célébrant, forge son propre *ethos*, glorifie les pouvoirs de l'art qu'elle exerce et passe elle aussi à la postérité.

#### Présentation des contributions

La « représentation des élites » peut d'abord renvoyer à l'image d'une aristocratie sociale et politique que les écrivains vont présenter au lecteur. Au Moyen Âge et au début du XVI<sup>e</sup> siècle encore, la noblesse se reconnaît dans la figure du chevalier héroïque et vénère la force, le courage et l'ardeur au combat. Sandra Provini s'intéresse ainsi à l'aristocratie militaire telle qu'elle est décrite dans trois poèmes héroïques sur les premières guerres d'Italie : le premier, *De Neapolitana Fornouiensique uictoria* (1496), composé par Fausto Andrelini concerne la conquête du royaume de Naples, le *Carmen de expugnatione Genuensi cum multis ad Gallicam historiam pertinentibus* (1508) écrit par Valerand de La Varanne évoque la prise de Gênes et le poème d'Antoine Forestier, *De triumphali atque insigni [...] Ludouici duodecimi in Venetos uictoria. Chilias heroica* (1510), dépeint la guerre contre Venise et la bataille d'Agnadel. Les poètes dotent les chefs de guerre dont ils narrent les exploits d'un *ethos* prestigieux qui montre à la fois leur compétence militaire, leur sagesse, voire leur goût pour les belles lettres, et leur piété. Pour mieux décrire ces hommes extraordinaires, ils mettent en place une poétique fortement inspirée de l'épopée qui fait rejaillir la gloire des héros sur ceux qui chantent leurs hauts faits. Les poètes, devenus *uates*, créent une poésie qui immortalise les exploits des guerriers et prend une valeur parénétiq ue en faisant d'eux des exemples à suivre pour le lecteur. On assiste néanmoins, dès le début du XVI<sup>e</sup> siècle, à l'émergence d'une nouvelle figure de l'aristocrate qui devient un lettré pétri de culture humaniste. Cette nouvelle représentation de l'élite politique est étudiée par Marie-Françoise André qui analyse un cas précis : le préceptorat de Nicolas Bérauld dans la famille Coligny-Châtillon. Dans les années 1530, cet humaniste orléanais supervise l'instruction de Charles d'Andelot, Odet de Châtillon et Gaspard de Coligny à la demande de leur mère, Louise de Coligny. Bérauld a sur ses élèves une influence à la fois intellectuelle et morale. Inspiré par l'*Institution oratoire* de Quintilien, il souhaite être à leurs yeux l'incarnation du *uir bonus dicendi peritus*. La relation très étroite qui unit l'élite politique et l'élite intellectuelle permet la mise en place d'un « échange de bons offices » entre l'humaniste et les jeunes nobles dont il s'occupe. Bérauld tire de nombreux bénéfices de ses rapports avec les aristocrates : des biens matériels, une amorce de carrière politique et une ascension sociale non négligeable. Ses trois élèves s'intègrent grâce à lui à l'élite intellectuelle humaniste, qui constitue un nouveau facteur de différenciation sociale à la cour du roi François I<sup>er</sup>. Dans son *Dialogue sur l'improvisation en latin* (1534), Bérauld dépeint Odet de Châtillon sous les traits d'un jeune humaniste prometteur et Gaspard de Coligny entreprit par la suite d'écrire ses mémoires. La noblesse qui glorifiait les valeurs militaires se métamorphose donc progressivement en une classe d'érudits raffinés, l'« aristocratie politique » devient une « aristocratie intellectuelle ».

La représentation de l'élite politique peut aussi conduire à sa condamnation et jouer le rôle de contre-exemple pour le lecteur. Bénédicte Delignon étudie la critique de l'aristocratie sénatoriale antique en prenant l'exemple des scènes de *recitatio* des Satires 1 et 3 de Perse. Elle montre, au fil d'une subtile analyse du texte, que ces extraits, qui semblent à première vue contenir une critique morale et politique et être des portraits à charge, sont en réalité des portraits à décharge. La poétique de la sévérité qui ridiculise les sénateurs se métamorphose en poétique de l'indulgence qui exprime avant tout la difficulté à dire le vrai sous le Haut-Empire, pour les

<sup>7</sup> Voir Françoise Joukovsky, *ibid.*, p.30.

sénateurs comme pour le poète, car tous sont réduits à l'impuissance par le régime de Néron. Les satires font néanmoins office de rappel à l'ordre : le satiriste et l'aristocratie politique en général, sénateurs et chevaliers confondus, doivent avoir le courage de revendiquer leur *libertas* morale à défaut de bénéficier de la liberté politique. La lâcheté et l'hypocrisie règnent aussi dans le monde aulique du XVI<sup>e</sup> siècle. Nathaël Istasse propose une étude comparative de la vision de l'aristocratie de cour et des princes chez le Chevalier allemand Ulrich von Hutten et chez l'humaniste français Ravisius Textor. Le *Misanulus* ou *Aula* (1518) de Hutten est comparé à plusieurs ouvrages de Textor : son dialogue *Fortuna et Aulicus* (édition posthume de 1529-30), le poème *De miseria aulicorum*, deux de ses *epistolae morales* (édition posthume de 1529) et les pièces liminaires de son édition de l'*Aula* de Hutten (1519). Il est ainsi possible d'estimer la dette et l'originalité de Textor à l'égard de son prédécesseur. Nathaël Istasse se livre à une comparaison lexicale précise et fouillée qui concerne les nombreux vices qui rongent les courtisans : l'immoralité, le luxe, le sommeil agité, les distractions multiples et les dangers de la vie aulique. Ainsi, il parvient à montrer que Textor a puisé nombre de termes et expressions souvent imagés chez Hutten. Les deux auteurs se livrent à une violente critique de la cour qui, au-delà d'une possible attaque contre des milieux auliques précis, relève de la tradition anti-courtoise. Ils stigmatisent aussi la figure du Prince, tyrannique et velléitaire, qui laisse sombrer sa cour dans le péché et fait endurer à ses courtisans réduits en esclavage un tourment perpétuel.

L'appartenance à l'élite peut reposer sur le prestige du rang social ou de la richesse, mais aussi sur l'instruction et sur la capacité à bien penser, bien parler et bien écrire. Il s'agit alors d'une élite intellectuelle. L'émergence de ce type d'élite recouvre des enjeux sociaux. Alice Lamy s'intéresse ainsi aux maîtres de la scolastique de l'Université de Paris, depuis Thomas d'Aquin jusqu'à Pierre d'Ailly. La création de cette institution au XIII<sup>e</sup> siècle entraîne l'émergence d'une élite d'étudiants gradués, instruits par les maîtres-ès-arts et par les *magistri* chargés d'enseigner la théologie. La compétence intellectuelle devient ainsi une composante importante de la promotion sociale et de la reproduction des élites traditionnelles dont le prestige reposait jusqu'alors sur la fortune et sur la noblesse. L'élite scolastique est cependant susceptible de menacer le pouvoir politique ou religieux en place. En effet, les *magistri* considèrent que le rapport à l'ordre religieux et à Dieu doit primer sur la représentation corporatiste et sur toute stratégie de conquête sociale. Ils se fondent sur l'*ordo duplex* de Thomas d'Aquin qui distingue une relation dialectique de l'individu et de la société et une relation absolue de l'individu à Dieu. Le vœu d'obéissance à Dieu et à l'ordre religieux peut donc conduire à critiquer voire à nier la nature unifiante et universelle du pouvoir pontifical. Les maîtres scolastiques constituent un contre-pouvoir d'autant plus puissant qu'ils revendiquent aussi leur liberté dans l'interprétation des œuvres d'Aristote, en dépit des censures dont cet auteur fit l'objet parce que sa pensée allait souvent à l'encontre de la doctrine chrétienne. Ces censures renforcent la conscience que les scolastiques ont de leur excellence et sèment le trouble dans le pouvoir pontifical car elles sont le fruit d'alliances d'intérêts instables. La suprématie intellectuelle tient aussi à la maîtrise de la langue qui assure la distinction des élites. Anne Dupuis-Raffarin analyse les débats suscités par les *Tre corone* (Dante, Pétrarque et Boccace), « Trois Couronnes » qui apportèrent, grâce à leurs œuvres écrites en italien, un prestige considérable à leur ville d'origine, Florence. La lecture de ces trois auteurs conduit les humanistes à se demander si le vulgaire doit être méprisé ou s'il peut être une langue de culture et d'élite. Le *Tratatello in laude di Dante* de Boccace explique déjà que Dante est à la fois l'héritier de la culture classique et le créateur d'une nouvelle poésie en vulgaire. Les *Dialoghi ad Petrum Paulum Histrum* ou *Dialogues en l'honneur de Pier Paolo Vergerio* (1401) de Leonardo Bruni montrent une volonté de promouvoir le latin et s'inscrivent à la fois dans le débat sur le bilinguisme ou *diglossia* et dans la rivalité qui opposa longtemps Florence et Milan. Le premier dialogue met aux prises Niccolo Niccoli et Coluccio Salutati. Niccoli fait preuve d'un classicisme extrémiste et dénigre les « Trois couronnes » au profit de Cicéron et Virgile. Salutati le prie alors d'expliquer sa préférence pour les Anciens et Niccoli rétorque qu'il reproche à Dante d'ignorer le

latin, aux deux autres auteurs d'être bien inférieurs à Virgile et aux trois ensemble de faire preuve d'arrogance. Néanmoins, Niccoli prend la défense des « Trois couronnes » dans le second dialogue, écrit quelques années après le premier. Cette palinodie est sans doute due au patriotisme de Bruni, qui voulait renforcer le prestige de Florence face à Milan, et à sa volonté de promouvoir un modèle d'humaniste à la fois érudit et impliqué dans la vie politique et sociale. Bruni montre à nouveau son admiration pour les *Tre corone* dans sa *Vie de Dante* et dans sa *Vie de Pétrarque* (1436). Ainsi apparaît un patriotisme fondé sur des qualités artistiques, qui conduit les lettrés à se ranger derrière des héros nationaux fondateurs d'une littérature en langue vernaculaire. Ce patriotisme s'exprime par exemple dans les *Vies de Dante, Pétrarque et Boccace* de Giannozzo Manetti qui fait l'éloge des *Tre corone* parce qu'ils ont ennobli la langue vulgaire. Toutes ces œuvres sont la preuve de la recherche inlassable d'une langue vivante, unificatrice et belle.

La « représentation des élites » met finalement en valeur l'importance des artistes et des intellectuels qui en sont à l'origine. Catherine Pézeret montre l'influence des œuvres de Cicéron sur la conception des élites intellectuelles développée par Etienne Dolet dans ses *Carmina*. Plusieurs poèmes composés par cet humaniste sont inspirés du *Pro Archia* et reprennent le rôle primordial que Cicéron accorde au poète dans ce discours. Actif au sein de la société, le poète seul est susceptible de dispenser gloire et immortalité à ses contemporains en les représentant dans ses œuvres. Dolet s'approprie aussi l'idée, présente dans le *Songe de Scipion*, selon laquelle l'homme vertueux ne meurt pas complètement, car son âme s'envole vers les cieux. Il associe à la figure de l'intellectuel l'immortalité dont bénéficiaient, chez Cicéron, les hommes d'état méritants. Grâce à ce riche intertexte cicéronien, Dolet montre la primauté de la gloire littéraire conférée au bon poète lui-même et aux contemporains qu'il a célébrés et ainsi sauvés de l'oubli, et affirme avec force son indéfectible confiance dans les pouvoirs de la poésie et de la littérature.